

BE NATURAL

L'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché

« Indispensable »
FRANCE TÉLÉVISION

« Remarquable »
LE MONDE

« Passionnant »
ELLE

« Formidable »
PARIS MATCH

« Une chasse au trésor »
SLATE

« Longtemps oubliée, Alice Guy revit
aujourd'hui »
LES INROCKS

« Ce documentaire rend compte de
l'extraordinaire inventivité d'une pionnière »
TÉLÉRAMA

« Riche enquête qui retrace l'histoire de cette grande pionnière, et lui rend la place qu'elle mérite »

VOGUE

« Pamela B. Green nous fait redécouvrir, avec entrain, un personnage extraordinaire »

L'OBS

« Documentaire d'enquête militant et fouillé »

LE CANARD ENCHAÎNÉ

« Narré par Jodie Foster, il offre un récit fouillé, plein de trésors, sur une pionnière »

MARIE CLAIRE

Le Monde

« Be Natural, l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché » : hommage à une pionnière oubliée du cinéma

La documentariste Pamela B. Green retrace le parcours de la première femme réalisatrice, scénariste, productrice et directrice de studios du 7^e art.

Par Véronique Cauhapé - Publié le 22 juin 2020

Première femme réalisatrice, scénariste, productrice et directrice de studios de l'histoire du 7^e art, Alice Guy-Blaché (1873-1968) mérite, à bien des égards, son titre de pionnière du cinéma. Une pionnière de génie dont l'œuvre considérable et inspirante pour certains réalisateurs, comme Eisenstein et Hitchcock, est pourtant demeurée hors des radars, méconnue de la majorité des professionnels, ignorée des revues et des catalogues de cinéma durant près d'un siècle. Une disparition aussi injuste que mystérieuse, à laquelle la documentariste américaine Pamela B. Green a consacré huit ans de recherches. *Be Natural* retrace ce long travail d'enquête dont la vocation est autant de ressusciter une vie oubliée que d'élucider les raisons de son effacement. Passionnant et dense sur le fond, plaisamment pédagogique sur la forme, le film tire vertu de ces deux objectifs dont la conduite, menée conjointement, apporte ses corrections, par la levée d'un déni, à l'histoire du cinéma.

Rien ne l'arrête, ni la concurrence masculine, ni les difficultés que lui oppose le matériel de l'époque

Le déni concerne donc une femme, née en 1873 à Saint-Mandé (Val-de-Marne) sous le nom d'Alice Guy, qui, à l'âge de 21 ans, commence sa carrière comme secrétaire au service de Léon Gaumont, employé alors au Comptoir général de la photographie, dont il devient le propriétaire en 1895. L'année même où, avec Alice, il assiste à la première projection privée des frères Lumière et prend conscience de l'importance de ce nouveau procédé. Léon Gaumont veut vendre des appareils de projection de vues animées, tandis qu'Alice lui propose de créer des films courts, convaincue que cette

technique peut servir des histoires, et pas seulement enregistrer des scènes du quotidien. Gaumont accepte.

Un millier de films en vingt ans

Dès 1896, la jeune fille réalise *La Fée aux choux*, soit une minute de fiction durant laquelle on voit une fée extraire des nourrissons de choux en carton. D'une énergie et d'une détermination hors du commun, créatrice et entrepreneuse, Alice Guy ne s'arrêtera plus, parvenant à écrire, à réaliser et à produire un millier de films en vingt ans. Elle supervise, bricole, invente, participe à toutes les innovations comme la colorisation et le son synchronisé, s'aventure dans tous les genres. Le drame, la comédie, le clip musical, le western (dans lequel elle accorde une place importante aux femmes)... jusqu'au péplum avec *La Vie du Christ* (1906), considéré comme son chef-d'œuvre. Un film de trente-cinq minutes composé de vingt-cinq tableaux, dont un rassemble trois cents figurants. Du jamais-vu ! L'esprit malicieux, Alice Guy se plaît aussi à transgresser les bonnes mœurs, comme elle le fait, avec hardiesse, dans *Madame a des envies*, *Les Résultats du féminisme* (pour mieux se moquer, elle inverse les rôles entre les femmes et les hommes) ou *Le Matelas épileptique*.

Rien ne l'arrête, ni la concurrence masculine (George Méliès, Ferdinand Zecca, Edwin S. Porter, Thomas Edison), ni les difficultés que lui oppose le matériel de l'époque. Pas même son départ pour les Etats-Unis où elle suit son mari, épousé en 1907, le réalisateur Herbert Blaché dont le nom sera désormais accolé au sien. Au contraire, à New York où le couple s'est installé, Alice, qui ne parle pas bien l'anglais, se fait entendre. Elle crée ses propres studios, Solax, à Fort Lee (New Jersey), les plus importants des Etats-Unis avant la naissance d'Hollywood, et continue de tourner des films qui abordent tous les thèmes, l'antisémitisme, l'immigration et les luttes sociales. Elle peaufine ses techniques d'écriture, de mise en scène et de direction d'acteur à qui elle demande d'« être naturels » (le titre du documentaire). Une révolution en ce début du siècle.

Après un divorce et l'incendie de ses studios, Alice revient au tout début des années 1920 en France où l'industrie du cinéma, « qu'elle a contribué à créer », ainsi que le soulignera plus tard Martin Scorsese, l'a oubliée. Jusqu'à sa mort, en 1968, elle restera ignorée de la profession, certains grands critiques, directeurs de cinémathèque et ouvrages sur l'histoire du cinéma passant sous silence son œuvre ou l'attribuant à d'autres, réalisateurs ou assistants qu'elle a employés, comme Feuillade. Alice Guy consacra le restant de sa vie à tenter de faire valoir ses droits, de récupérer ses films perdus, éparpillés, décomposés, et à écrire ses Mémoires dont aucun éditeur ne voudra. Son *Autobiographie d'une pionnière du cinéma* paraîtra à titre posthume chez Denoël/Gonthier, en 1976. Le film de Pamela B. Green déterre aujourd'hui cette cinéaste dont l'histoire renaît par la voix de Jodie Foster et se (re) construit au fil des archives, des témoignages (anciens et contemporains), des extraits de films et de deux entretiens qu'Alice Guy accorda, en 1964, à la télévision française. Une matière abondante que met en scène sans pesanteur et avec un brin de suspense ce remarquable documentaire.

ELLE

« BE NATURAL : L'HISTOIRE CACHÉE DE ALICE GUY-BLACHÉ » DE PAMELA B.GREEN

Alice Guy-Blaché, vous connaissez ? Pionnière du cinéma muet, elle réalisa le tout premier film de fiction, « La Fée aux choux », en 1896. Effacée de l'histoire, elle retrouve enfin la place qu'elle mérite grâce à un documentaire passionnant. Comme l'explique à ELLE Jodie Foster (« Taxi Driver », « Le Silence des agneaux »...) qui est la voix off la productrice du film : « Alice Guy-Blaché a créé les premiers films narratifs à l'époque des frères Lumière. Elle a commencé comme secrétaire de Léon Gaumont, dont la société fabriquait et vendait des appareils photo, puis des caméras. Il lui a confié la mission de réaliser des films. Sans doute parce qu'il n'avait pas compris l'aspect artistique, et encore moins financier de cette activité révolutionnaire qu'on allait appeler le septième art. Alice Guy-Blaché a ensuite fait carrière aux États-Unis où elle a créé avec son mari le studio Solax, avant de tomber dans l'oubli. »

Forte de son expérience d'actrice, de réalisatrice et de productrice, Jodie Foster ajoute : « Elle utilisait cette formule : "Be natural" (« Soyez naturel »). Il faut se mettre dans le contexte des débuts du cinéma où la théâtralité des acteurs était de mise. Elle était vraiment en avance sur son temps. »

Françoise Delbecq

13 MARS 2020

INTERVIEW

SOEURS LUMIÈRE

L'ACTRICE RÉALISATRICE
JODIE FOSTER PRÊTE SA VOIX
AU DOCUMENTAIRE
« BE NATURAL », QUI VIENT
RÉHABILITER ALICE
GUY-BLACHÉ, HÉROÏNE
MÉCONNUE
DU SEPTIÈME ART.

PAR FRANÇOISE DELBECQ

Alice Guy-Blaché, vous connaissez ?

Pionnière du cinéma muet, elle réalisa le tout premier film de fiction, « La Fée aux choux », en 1896. Effacée de l'histoire, elle retrouve enfin la place qu'elle mérite grâce à un documentaire passionnant. Entretien avec la voix off et productrice du film, Jodie Foster.

ELLE. Qui était Alice Guy-Blaché ?

JODIE FOSTER. C'est elle qui a créé les premiers films narratifs à l'époque des frères Lumière. Elle a commencé comme secrétaire de Léon Gaumont, dont la société fabriquait et vendait des appareils photo, puis des caméras. Il lui a confié la mission de réaliser des films. Sans doute parce qu'il n'avait pas compris l'aspect artistique, et encore moins financier de cette activité révolutionnaire qu'on allait appeler le septième art. Alice Guy-Blaché a ensuite fait carrière aux États-Unis où elle a créé avec son mari le studio Solax, avant de tomber dans l'oubli.

ELLE. Connaissez-vous son existence avant le projet de ce documentaire ?

J.F. Pas du tout. Je n'avais jamais entendu son nom. Certes, je n'ai pas fait d'école de cinéma, mais j'en connais un peu l'histoire ! Lorsque Pamela B. Green est venue me voir, j'ai été surprise par le travail de pionnière d'Alice. Et j'ai été révoltée par



ELLE CULTURE

Alice Guy-Blaché en plein tournage.

le fait que la majeure partie de son œuvre a été créditée à des hommes. Comme « La Fée aux choux », un film que l'on a attribué à tort à Georges Méliès. À la fin de sa vie, la réalisatrice française a tenté de retrouver ses films.

Mais elle était ruinée, donc c'était compliqué pour elle. Pamela B. Green a réussi à en récupérer certains. Ce documentaire est à la fois un hommage et, je l'espère, une réhabilitation.

ELLE. Qu'admirez-vous le plus chez elle ?

J.F. Elle utilisait cette formule : « Be natural » (« Soyez naturel »). Moi, en tant qu'actrice, réalisatrice ou productrice, c'est mon mantra. Comme pour bon nombre d'acteurs que je fréquente. Il faut se mettre dans le contexte des débuts du cinéma où la théâtralité des acteurs était de mise. Elle était vraiment en avance sur son temps.

ELLE. En tant que femme, vous sentez-vous comme l'une de ses héritières ?

J.F. Bien sûr. Quand j'ai commencé à faire

du cinéma, il n'y avait pas de femmes réalisatrices. Dans ma carrière, tourner sous la direction d'une femme n'est arrivé qu'une seule fois. J'avais 26 ans et j'ai joué dans un petit film indépendant sorti en 1987 intitulé « Siesta », de Mary Lambert. Aujourd'hui, il y a davantage de femmes. Et c'est tant mieux.

ELLE. En quoi Alice Guy-Blaché vous émeut-elle ?

J.F. Elle a eu une existence semée de tragédies, comme l'incendie de son studio à Fort Lee dans le New Jersey. Elle est rentrée en France complètement ruinée et a vécu avec sa fille pendant trente ans. Elle n'a jamais retrouvé un travail à la hauteur de ses aptitudes. À la fin de sa vie, elle a dit : « Il est possible que je ne sois pas une grande artiste. Je n'ai jamais été reconnue. Mais j'ai été la première et j'ai fait des films qui m'ont touchée. » En tant que réalisatrice, je ne peux qu'être en empathie. Alice Guy-Blaché était une grande dame. ■

« BE NATURAL, L'HISTOIRE CACHÉE D'ALICE GUY-BLACHÉ », de Pamela B. Green (1 h 42). En salle le 18 mars.

REBECCA CACHAGE/AP/ISRA, PRODCINE

franceinfo:

"Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché",

superbe documentaire sur la première réalisatrice de films au monde

Oubliée des histoires du cinéma, Alice Guy-Blaché est enfin réhabilitée comme pionnière du 7e art, en tant que réalisatrice, productrice et directrice de studio.



Alice-Guy Blanchet et son équipe sur un tournage aux Etats-Unis dans les années 1900-10. (Copyright Splendor Films)



Jacky Bornet - Rédaction Culture France Télévisions

publié le 17/06/2020 | 16:00

Un destin hors norme, tel est celui d'Alice Guy-Blaché (1873-1968), première scénariste et réalisatrice au monde à partir de 1896, en France, puis

productrice et directrice de studio aux Etats-Unis. Totalement ignorée des histoires du cinéma pendant des lustres, elle eut toutes les peines du monde à publier ses mémoires (Denoël/Gonthier, 1976), avant de faire l'objet de rares biographies à partir des années 1990.

Il aura fallu attendre la réalisatrice Pamela B. Green pour qu'un documentaire américain remarquable consacre enfin cette pionnière française du cinéma, avec *Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché*. La patrie n'est décidément pas toujours reconnaissante.

De la France aux Etats-Unis

Rien ne destinait Alice Guy au cinéma. Après plusieurs allers et retours entre la France et le Chili, où son père tient une chaîne de libraires, elle s'installe à Paris à la mort de ce dernier. Devenue sténographe, Alice entre à 21 ans au service de Léon Gaumont, employé au Comptoir général de la photographie. Celui-ci rachète la maison mal gérée et garde Alice comme secrétaire. Ils assistent à la première représentation du Cinématographe Lumière en 1895, subjugués. Gaumont décide de créer l'un des premiers studios de cinéma, qui reste aujourd'hui encore majeur en France. Passionnée de photographie, Alice propose à son patron de réaliser des films, non plus sur le mode documentaire dominant de l'époque, mais en tournant des saynètes amusantes et mélodramatiques de son cru.

Elle devient ainsi en 1896 la première réalisatrice de films au monde, et une pionnière du cinéma de fiction, avec *La Fée aux choux*, une féerie où des baigneurs naissent dans un potager. Gaumont lui confie nombre de films, Alice se montrant très originale dans ses sujets et ses réalisations, en inventant au passage le gros plan. Elle réalise le premier péplum de l'histoire du cinéma, en relatant plusieurs épisodes de la vie du Christ, dont un chapitre réclame plus de 300 figurants, ce qui inspirera plus d'un cinéaste ! Puis elle filme le premier making-of où elle relate la réalisation d'un de ses films qui expérimentait un procédé sonore.



Photographie d'un film d'Alice Guy non identifié, extraite de "Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché" de Pamela B. Green. (Splendor Films)

Gaumont, détenteur d'un brevet du premier cinéma "parlant", le chronophone, envoie aux Etats-Unis un de ses assistants, Herbert Blaché, tout juste marié à Alice qui l'accompagne, pour promouvoir l'appareil. C'est un fiasco. Elle décide alors de réaliser des films sur place et crée la Solax Film Co, dont elle est présidente et directrice de production. Le studio est alors le plus important des Etats-Unis avant la naissance d'Hollywood. Elle réalise des mélodrames, beaucoup de westerns, fait pour la première fois tourner des Afro-Américains, créant le scandale...

Victime du bulldozer hollywoodien

La vie d'Alice Guy est un roman qui, malheureusement, tournera mal. L'industrie du cinéma naissant est détenue par des hommes qui vont l'évincer, parmi lesquels son mari dont elle divorcera. Sa société ne résistera pas au bulldozer hollywoodien. De retour en France, elle sera tout autant ignorée par la profession, tout comme des historiens du cinéma. Des imposteurs iront jusqu'à s'approprier certaines de ses réalisations. Elles sont d'autant plus difficiles à identifier, et pour beaucoup perdues aujourd'hui. L'injustice que subit Alice Guy, une vieille histoire qui renvoie au sexisme dénoncé aujourd'hui dans le monde du cinéma depuis l'affaire Weinstein. Une réalité que met enfin au jour le très beau documentaire de Pamela B. Green.



Alice-Guy Blaché (sous le parapluie) à son retour en France des Etats-Unis dans après 1914. (Copyright Splendor Films)

La réalisatrice mène son film comme une véritable enquête policière et généalogique, à la recherche des descendants de la famille Guy-Blaché fixée aux Etats-Unis. Elle découvre ainsi nombre de document inédits, rares et précieux. Dans une mise en images réellement cinématographique, et non pas



Pamela B. Green : "Alice Guy était une femme incroyable"

Publié le 21/06/2020 à 08h00

Interview Yannick Vely

Le saviez-vous? C'est une femme française qui a créé le genre fantastique et le péplum au cinéma, a eu l'idée du son synchronisé et du making-of, avant de créer son propre studio aux Etats-Unis. La réalisatrice américaine Pamela B. Green réhabilite Alice Guy-Blaché dans un formidable documentaire, «Be Natural», qui sort le 22 juin pour le retour du cinéma en salles.

Paris Match. Quand avez débuté vos recherches sur Alice Guy en 2012, vous vous doutiez d'un tel destin?

Pamela B. Green. Oui je connaissais un peu son histoire car j'avais lu ses mémoires et j'avais fait quelques recherches. Mais je m'attendais pas au côté incroyable de sa personnalité. Elle était formidable. Elle a changé l'histoire du cinéma, avec des choses nouvelles, son oeuvre a été citée par Eisenstein, Hitchcock. Elle a fait un film sur la cause noire... C'est beaucoup plus qu'une figure féminine du cinéma. C'était une cinéaste qui a fait des films incroyables, une femme très intelligente, drôle aussi. C'était aussi une femme d'affaire qui a dirigé la production chez Gaumont puis son propre studio Solax. Elle a fait beaucoup de choses créatives au sein de la Gaumont, alors

que Léon Gaumont était plus concentré sur l'aspect technique et les nouvelles inventions.

Comment expliquer qu'en France, elle ne soit pas encore un trésor national ?

C'est vrai qu'en France, vous avez des cinémas Méliès, l'Institut Lumière mais rien ou presque qui porte son nom. Il faut admettre que quand elle est morte, seulement deux-trois de ses films étaient connus, cela a pris beaucoup de temps, il a fallu beaucoup de travail pour restaurer les films. Maintenant, avec ce documentaire, nous avons retrouvé peut-être 70% de son travail, ce qui a permis de mieux raconter son histoire. C'est important pour les étudiants, cela permet d'écrire la vraie histoire du cinéma, de voir les films aussi et de changer notre regard sur les femmes et le cinéma. Il m'a fallu dix ans pour faire ce documentaire et je suis fière qu'il soit projeté dans le monde entier, en Pologne, en Russie, en Italie en Allemagne, en Suède, au Brésil et maintenant en France.



Photo extraite de "Black Butterfly" © DR

Ce qui frappe dans votre documentaire, c'est l'incroyable modernité d'Alice Guy, par les thèmes abordés, le féminisme dont elle fait preuve. Je n'étais pas une spécialiste de l'histoire du cinéma, je connaissais juste

Charlie Chaplin, Buster Keaton avant de m'attaquer au projet. J'ai étudié les origines du cinéma pour « Be Natural » et j'ai été surpris par le côté vidéo YouTube des premiers films. Plus de cent ans ont passé, mais les préoccupations sont les mêmes.



Une scène de "Soul Market" © DR

C'est aussi un film sur le cinéma et la nécessaire restauration des archives. Avez-vous peur justement, qu'avec l'émergence du numérique, on oublie de préserver les films du passé?

Sur ce projet, la famille d'Alice Guy nous a beaucoup aidés, et aussi nous avons comme point de départ une interview passionnante avec Victor Bachy, historien du cinéma qui était son voisin. Mais c'est la première fois que l'on peut voir autant d'images des films qu'elle a écrits, réalisés et produits. Nous avons été beaucoup aidé financièrement pour restaurer et numériser les films. Avant c'était impossible de les voir. Et puis Internet facilite les recherches. Beaucoup pensaient a priori qu'elle ne racontait pas la vérité et il a fallu retrouver chaque membre de sa famille pour dénicher des souvenirs enfouis, parfois des bobines. Nous avons aussi retrouvé toutes les lettres de Léon Gaumont, écrites de 1906 à 1964. Il écrivait très mal et il a fallu trouver un spécialiste pour déchiffrer les lettres.

Ne demandez pas la permission à Hollywood

Loin d'être didactique et académique, le film a d'ailleurs la forme d'une enquête policière.

J'adorais quand j'étais petite fille les histoires de Sherlock Holmes. Dans mon travail de tous les jours, je travaille principalement sur les effets de montage et le graphisme. J'avais besoin de trouver une manière énergique pour raconter les choses. Pour que les spectateurs de 10 à 80 ans aiment le film. Rien que la séquence d'ouverture m'a pris un an de travail. Je voulais un générique surprenant qui prenne l'audience par la main pour le guider dans un voyage dans le temps et dans le cinéma, jusqu'en 1895. Je veux que les gens comprennent que cela n'a pas commencé à Hollywood mais en France. Que cela n'a pas commencé qu'avec des hommes, mais aussi avec des femmes. J'ai utilisé volontairement beaucoup de techniques différentes, des formats d'image différents, du 35 mm, du 16 mm, du Skype, de l'iPhone. Je ne sais pas si Alice Guy apprécierait mon travail mais pour son dernier film, elle avait utilisé des lettres en animation et en couleur et je voulais retrouver cette inventivité.



Bessie Love (actrice) et Alice Guy-Blaché sur un tournage © DR

C'était difficile de monter un tel projet?

Faire un film en général c'est difficile, pour une femme c'est encore plus difficile même si j'ai travaillé sur plus de 150 films et réalisé des clips. Alors faire un documentaire sur une vieille femme française qui a fait des films muets (rires)... Au départ, des gens me disaient que j'étais folle, que ce n'était pas une bonne idée. Doucement les choses évoluent à Hollywood, mais cela prend du temps. Si vous voulez faire un film, ne demandez pas la permission à Hollywood, il y a d'autres voies. J'ai fait ce film toute seule. J'ai trouvé de l'argent grâce à Kickstarter, et à des cinéphiles de tous les horizons.

Comment avez-vous convaincu Jodie Foster pour la voix-off ?

Je connaissais Jodie Foster pour avoir travaillé avec elle sur un autre projet qui ne s'est pas fait. Je l'ai recontactée via un assistant. Elle a tout de suite répondu par email : « Oui » Je suis tombée de ma chaise, j'étais très surprise. Elle a fait la voix pour récolter les fonds et après je ne l'ai pas vu pendant cinq ans car je travaillais sur le montage. Je lui ai envoyé les versions du film au fur et à mesure et je redoutais qu'elle me dise « au revoir madame ». Mais non, elle a été formidable tout au long du projet et a compris que cela prendrait du temps. Elle a fait preuve de beaucoup de patience et en plus elle parle parfaitement français.

les **inrockuptibles**

Comment Alice Guy, pionnière du cinéma, a été oubliée parce qu'elle était une femme

10/03/20 09h59

PAR



Jacky Goldberg

La Française qui débuta comme secrétaire chez Gaumont avant d'en devenir la directrice artistique s'est un jour emparée d'une caméra et a écrit et réalisé le premier film narratif de l'histoire du cinéma. Longtemps oubliée, elle revit aujourd'hui.

Des hommes qui se fardent, paradent dans leurs beaux habits, s'occupent des tâches ménagères et des enfants, pendant que les femmes, au café, boivent, fument et draguent, volant même au secours d'un pauvre garçon qui se fait importuner... La scène se passe en 1906, dans un film d'Alice Guy de sept minutes intitulé *Les Résultats du féminisme*.

Comment se peut-il qu'un film aussi précurseur et éloquent ne soit pas universellement connu, au même titre que ceux des frères Lumière, de George Méliès ou de Louis Feuillade ? Par quel sortilège une cinéaste louée de son vivant par Hitchcock et Eisenstein est-elle sortie de l'histoire officielle du cinéma ? La réponse tient de la triste évidence, de l'implacable sort réservé à la plupart des femmes artistes, a fortiori cinéastes : paresse, ignorance, misogynie.

En guise de signature les initiales de son producteur

Alice Guy (1873-1968) fut la première réalisatrice de l'histoire, et qui s'en souvient ? Elle a pourtant signé un millier de films, dont le premier, *La Fée aux choux*, date de 1896, quelques mois seulement après la naissance du cinéma. Alors âgée de 23 ans, sténographe au sein de la toute nouvelle Léon Gaumont Compagnie, elle avait assisté à une projection privée de *La Sortie de l'usine Lumière à Lyon*, aux côtés de son patron et ami Léon Gaumont.

Ce dernier, fasciné par cette nouvelle technologie que personne n'aurait alors eu la présence d'esprit d'appeler art, allait sans plus tarder se lancer dans la fabrication et la commercialisation de caméras et projecteurs. Et c'est Alice Guy qui eut l'idée de tourner des petits films promotionnels, saynètes comiques d'une minute à peine, afin de montrer aux clients ce que leur future acquisition avait dans le ventre. Pour dire à quel point l'activité était alors prise au sérieux, elle n'eut le droit de s'y adonner "*qu'en dehors de ses heures de travail*", comme un hobby – et pour ce qu'il s'agit de la signature, rien d'autre évidemment que les initiales de son producteur, L. G.

Si encore elle s'était arrêtée là, on pourrait concevoir que sa singularité fût passée sous les radars. Mais après cet essai, Alice Guy ne cessa d'expérimenter avec ce nouveau médium qui la passionnait. Entre 1898 et 1906, elle réalise une ambitieuse *Vie du Christ* de 35 minutes (le tout premier péplum de l'histoire). Entre 1902 et 1906, elle synchronise des images et du son grâce à un procédé révolutionnaire. Elle a même l'idée d'en faire un making-of, là encore une nouveauté : *Alice Guy tourne une phonoscène* (1905).

Elle supervise les premiers films de Ferdinand Zecca ou Louis Feuillade

En tant que directrice artistique de Gaumont jusqu'en 1907, elle embauche et supervise les premiers films de Ferdinand Zecca ou Louis Feuillade. Puis elle suit son mari, Herbert Blaché, à New York et y fonde avec lui, en 1910, les studios Solax, appelés à compter parmi les plus importants de l'ère pré-hollywoodienne, avant 1918. Mais divorcée et ruinée (les deux par la faute de son mari), elle est contrainte de rentrer en France au début des années 1920.

Dès lors, elle ne touchera plus jamais de caméra, et sombrera peu à peu dans l'oubli, y compris celui des historiens du cinéma qui la négligent ou attribuent ses films à d'autres. Tenace, elle ne cessera toutefois de se battre, durant sa longue vie (elle meurt en 1968 à l'âge de 94 ans), pour que soit reconnu son travail. Et c'est cette petite flamme, vacillante, entretenue par quelques apôtres (dont Pamela B. Green et son film *Be Natural*, en salle la semaine prochaine), qui nous est parvenue et qu'il convient désormais de faire vivre.

Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché de Pamela B. Green (E.-U., 2018, 1h42)

les **inrockuptibles**

Jodie Foster : “A Hollywood, on voit les femmes comme un risque”

10/03/20 10h28

PAR



Jacky Goldberg

Cela fait des années que l'actrice et réalisatrice américaine s'exprime sur la parité dans le cinéma. Aujourd'hui, Jodie Foster prête sa voix et raconte l'histoire d'Alice Guy, première femme réalisatrice longtemps effacée des mémoires.

Il est assez vertigineux de calculer qu'à 57 ans, Jodie Foster a déjà cinquante-cinq ans de carrière derrière elle. Sur les plateaux depuis ses 2 ans, donc, pour des pubs d'abord, avant de jouer dans sa première série télé à 6 ans, au cinéma à 10 (*Napoléon et Samantha*, un film Disney avec Michael Douglas, 1972), et d'être révélée aux yeux du monde à 14 ans, dans *Taxi Driver* de Martin Scorsese, Palme d'or à Cannes en 1976.

Lauréate de deux Oscars (en 1989 pour *Les Accusés* ; en 1992 pour *Le Silence des agneaux*), elle est de ces actrices qu'on ne peut imaginer autrement que dans son propre rôle : surdouée, concentrée, maîtresse de d'elle-même. Elle a par ailleurs signé quatre longs métrages en tant que réalisatrice (racontant souvent des crises familiales, comme son sous-estimé *Complexe du castor*, 2011), et autant d'épisodes de séries télé prestigieuses (*Orange Is the New Black*, *House of Cards*, *Black Mirror*).

Qui mieux qu'elle, femme-cinéma par excellence, pouvait être l'ambassadrice d'un documentaire sur la Française Alice Guy, la première réalisatrice de l'histoire du cinéma ?

Comment se fait-il, d'après vous, qu'Alice Guy ait été si longtemps oubliée ? Ça paraît invraisemblable...

Il y a, je crois, une part de bigoterie, de sexisme inconscient, qui explique que la première réalisatrice de l'histoire ait été ignorée, ou presque, pendant plus d'un siècle. Ce qui est remarquable est qu'elle a survécu à la plupart des hommes avec qui elle a connu ses aventures cinématographiques. Et donc elle a pu, quand elle était vieille, partir à la recherche de ses films, tenter de réécrire l'Histoire et témoigner de son vivant.

Malheureusement, son entreprise n'a pas été couronnée de succès : sa biographie n'a pas été publiée, les historiens du cinéma l'ont oubliée (*pour exemple George Sadoul ne la mentionne pas dans sa fameuse Histoire générale du cinéma – ndlr*), Gaumont l'a négligée pendant très longtemps avant de se souvenir d'elle...

Elle s'entendait très bien avec Léon Gaumont, qui considérait que le cinéma n'était pas une activité très sérieuse, que c'était précisément une "occupation de jeune fille"...

Même si Gaumont la respectait et l'appréciait, et même s'il lui a mis le pied à l'étrier, il l'a fait parce qu'au fond il ne comprenait pas le potentiel du cinéma. Il la laissa faire ses premiers films parce qu'il considérait que c'était un hobby sans importance, pas un art. Sauf qu'Alice Guy, elle, s'est épanouie là-dedans, elle s'est créée une identité d'artiste. Le concept de réalisateur n'existait pas à l'époque, et elle fait partie de ceux et celles qui l'ont inventé.

Avez-vous le sentiment que sa redécouverte passe davantage par les *gender studies* américaines que par la France ?

Autant j'admire la culture française sur de nombreux points, autant j'observe que ce sont des Américain·es qui, les premiers, ont attiré l'attention sur Alice Guy, et il y a une raison culturelle à cela. Ça vient, je crois, d'un rapport rigide à l'histoire : pour les Français·es, elle est ainsi et pas autrement. Tandis que les Américain·es sont plus flexibles par rapport à l'histoire, et capables de se lever un matin, de découvrir une nouvelle chose et de reconnaître qu'ils·elles s'étaient trompé·es tout ce temps.

“Alice Guy, la première femme cinéaste ? Fantastique, voyons ça !” Je veux dire... Regardez le temps qu'il a fallu pour que notre documentaire trouve un distributeur en France.



Jodie Foster sur le tournage du film “Le Petit Homme”(1991) © Orion Pictures

Qu’avez-vous appris d’Alice Guy ? Que peut-on tirer de son art et de son expérience ?

Son héritage le plus évident, et c'est bien sûr le titre du film, *Be Natural*, c'est “soyez naturel·les” (*elle le dit en français*). Son authenticité, son humilité, sa créativité, étaient sincères. Elle ne s'intéressait pas à la théâtralité qui avait cours à l'époque, aux explosions géantes, aux choses spectaculaires. Elle voulait raconter des histoires sur ce qu'elle connaissait, sur les gens qui l'intéressaient. Et elle le faisait d'une manière très concrète, posée. C'était très radical à l'époque.

Est-ce que vous pensez que le documentaire aurait été reçu différemment il y a dix ans qu'aujourd'hui ?

Je crois qu'il arrive à point nommé, au moment où la parité dans le cinéma est dans toutes les têtes. Personnellement, ça fait trente ans que je le crie à tort et à travers... Donc je suis ravie que ça se passe enfin. A vrai dire, il y a depuis longtemps des réalisatrices dans le cinéma indépendant américain – ainsi qu'en Europe, et à la télévision –, mais le cinéma mainstream américain était un bastion masculin. Bastion qui est en train de tomber, par bonheur...

On entend parfois que s'il y a moins de films réalisés par des femmes, c'est parce que moins de femmes prennent l'initiative d'en faire...

C'est faux, je pense... Dans les années 1990, il y a eu un moment où trois studios étaient dirigés par des femmes (Sherry Lansing à 20th Century Fox puis à Paramount, Dawn Steel à Columbia Pictures, Nina Jacobson chez Universal puis, depuis 2006, à Walt Disney Motion Pictures). Pour autant, il y avait très peu de femmes engagées à des postes de réalisatrice... A Hollywood du moins, ça tient à une psychologie du risque : on voit les femmes comme un risque. Idem pour les minorités raciales.

Et aujourd'hui les choses changent réellement ? Ce n'est pas une façade ?

Non, non, ça bouge, vraiment. Parfois il peut suffire d'un film : *Wonder Woman* (de Patty Jenkins, 2017 – ndlr) a prouvé qu'une femme pouvait réaliser un film de superhéros et faire un carton au box-office. Et derrière, ça ouvre la porte à plein d'autres. *Black Panther*, c'est la même chose. Il y a régulièrement de tels films (*Démineurs*, *La Leçon de piano...*) qui ouvrent une brèche, mais très vite elle se referme. Cette fois-ci il faut faire en sorte qu'elle reste ouverte.

Le vrai problème, la vraie difficulté, ça reste les débuts de carrière : il est beaucoup plus dur pour une femme de faire un premier film. La Suède a une parité exemplaire : parmi les premiers scénarios qui sont financés, 50 % sont écrits par des femmes et 50 % par des hommes. C'est un exemple à suivre.

Et vous, à titre personnel, est-ce que vous avez l'impression que l'on vous considère différemment en tant que réalisatrice depuis Time's Up ? Y a-t-il des projets qu'on vous aurait refusés il y a dix ans et qui aujourd'hui semblent faisables ?

Oui et non... Personnellement, je ne fais pas partie des réalisatrices les plus demandées, donc ce ne sont pas des questions qui se posent à moi. J'ai toujours évolué dans mon coin, faisant les films que j'avais envie de faire, avec une certaine réussite. Je n'ai pas à me plaindre. Ce n'est pas le cas de tout le monde mais je constate que l'industrie change. J'ai des amies qui arrivent aujourd'hui à monter des projets qui étaient dans les limbes depuis des années.

Vous n'avez jamais souffert de misogynie dans l'industrie du cinéma ?

Je ne dirais pas ça, non. J'ai expérimenté des micro-agressions plutôt que des blocages frontaux. Pas que dans l'industrie d'ailleurs : dans la vie en général. J'ai 57 ans, et parfois je me dis que j'aurais aimé naître aujourd'hui, avec ma personnalité actuelle et dans le contexte qui est le nôtre. Je n'ai pas toujours su remettre les gens à leur place, ou simplement faire de la pédagogie, leur expliquer en quoi leur attitude était problématique. J'étais trop jeune. Mais c'est nécessaire en fait, c'est comme ça que les choses avancent.

L'industrie du cinéma n'invisibilise pas seulement les femmes mais aussi les homosexuel·les...

Je préfère ne pas discuter de ça.

Très bien. Vous avez vu *Portrait de la jeune fille en feu* ?

Pas encore ! Tous mes amis m'en parlent mais je n'en ai pas encore eu la chance. Je veux absolument le voir en salle, pas sur ma télé, car on m'a dit que c'était un peu lent.

Quelles femmes cinéastes vous ont le plus inspirée ?

La première à laquelle je pense, c'est Lina Wertmüller (*la réalisatrice de Seven Beauties, 1975 – ndlr*). Elle a été très importante pour moi quand j'ai commencé, elle fait vraiment partie de celles et ceux qui m'ont donné envie de faire des films. J'aime le ton de ses œuvres, à la fois drôles, satiriques, émouvantes et personnelles. Elle était capable de se moquer des hommes mais aussi des femmes. Elle était politiquement incorrecte. A l'époque, elle était la seule à faire ça, et elle m'a donné envie de m'engager sur cette voie...

Je citerais aussi Margarethe von Trotta, dont ma mère m'emmenait voir les films. Et Dorothy Aznar m'a pas mal marquée aussi, d'ailleurs j'ai aidé à la restauration de certains de ses films via UCLA (Université de Californie à Los Angeles).

Comment jugez-vous votre carrière, avec le recul ?

Je suis très contente de ma carrière en tant qu'actrice. Bien sûr j'ai quelques regrets... Dans ma jeunesse, j'ai laissé passer quelques opportunités, en me disant qu'elles se représenteraient alors que non. J'aurais aimé tourner davantage... Mais dans l'ensemble ça va, je me considère comme chanceuse. En tant que réalisatrice, je n'en suis qu'au début ! En trente ans, j'ai fait quatre longs métrages, plus des épisodes de séries, mais j'ai l'impression que je commence seulement à me connaître, à savoir ce que je veux.

Chaque film que j'ai signé était personnel, m'a fait grandir, et m'a rendue fière. Je chéris ces deux, trois, ou même six années que j'ai passées à peaufiner chaque œuvre, et là aussi, mon seul regret est qu'il n'y en ait pas eu davantage. Mais j'ai encore plein de choses à raconter ! Et plein de temps pour le faire.

Et sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

J'écris un scénario, une adaptation du film islandais *Woman at War*, que je réaliserai et dans lequel je jouerai également. Je vous avoue que j'aime bien commencer à travailler à partir d'un matériau existant, un livre, un film, un scénario, et m'associer à un coscénariste ; ça me convient mieux. Sinon je viens tout juste de finir de tourner dans *Prisoner 760* de Kevin MacDonald (*le réalisateur du Dernier Roi d'Ecosse, 2006 – nldr*), avec Zachary Levi, Shailene Woodley et Benedict Cumberbatch, sur la défense d'un prisonnier de Guantánamo. Je rentre tout juste, donc au boulot !

Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché de Pamela B. Green (E.-U., 2018, 1h42)



Alice Guy-Blaché (au centre), première femme réalisatrice, productrice et directrice de studio, fit plus de mille films à partir de 1896.

BEAU GESTE

Hommage à Alice Guy-Blaché, prolifique pionnière du cinéma injustement tombée dans l'oubli.

Elle fut la première réalisatrice et patronne de studio au monde. Pourtant, seuls les initiés connaissent son nom. Ex-secrétaire de Léon Gaumont,

la Française Alice Guy-Blaché (1873-1968) a écrit, dirigé et produit plus de mille films. Ironiquement, c'est une Américaine qui la réhabilite aujourd'hui. **PAMELA B. GREEN** a sillonné le monde, retrouvé des descendants d'Alice Guy, exhumé des archives inédites. De cette riche matière, elle tire **BE NATURAL, L'HISTOIRE CACHÉE D'ALICE GUY-BLACHÉ**, un film hybride, entre portrait et making of de l'enquête.

On peut regretter cette mise en scène systématique des détails, même les moins significatifs, de ses recherches. Mais ce documentaire rend compte de l'extraordinaire inventivité d'une pionnière qui réalisa le tout premier film narratif (1896). Et analyse la manière dont elle fut effacée d'une histoire du cinéma écrite par des hommes. — *Hélène Marzolf*
| En salles, 

18 mars 2020

Télérama

Jodie Foster : “Ce que nous voulons, c’est que cette pionnière, Alice Guy, soit réhabilitée”

Hélène Marzolf - Publié le 23/06/20

© Jérôme Bonnet

Avec le documentaire “Be Natural : l’histoire cachée d’Alice-Guy-Blaché”, qu’elle a coproduit, Jodie Foster met un coup de projecteur sur la Française, première réalisatrice et patronne de studio au monde. Entretien à l’occasion de la sortie du film.



Comme un passage de relais... C’est une des femmes les plus puissantes de Hollywood qui, aujourd’hui, contribue à réhabiliter une pionnière largement oubliée de l’histoire du cinéma. Actrice surdouée depuis l’enfance, révélée à 14 ans dans *Taxi Driver*, oscarisée deux fois, Jodie Foster, 57 ans, est aussi la réalisatrice de quatre longs métrages et d’épisodes de séries télévisées. Francophile et touche-à-tout, cette défenseuse de la parité coproduit avec Robert Redford le film *Be Natural : l’histoire cachée d’Alice Guy-Blaché*, de Pamela B. Green (en salles depuis le 22

juin), dont elle est également la narratrice. L'occasion pour elle de redonner une visibilité à la Française Alice Guy-Blaché (1873-1968), ex-secrétaire de Léon Gaumont devenue la première réalisatrice et patronne de studio au monde.

Avant de produire le film, connaissiez-vous Alice Guy-Blaché ?

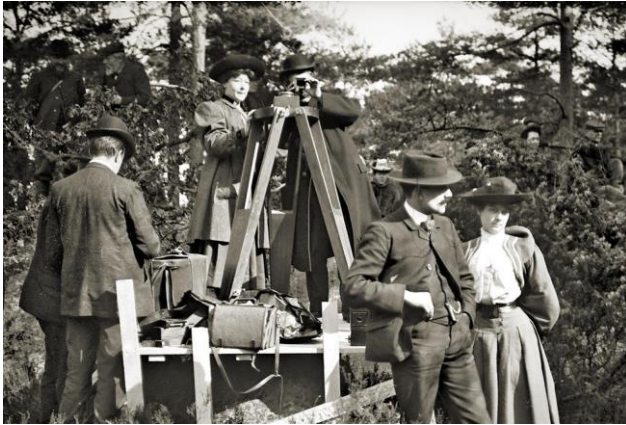
Je n'avais jamais entendu parler d'elle ! À vrai dire, comme la plupart des gens, j'ignorais même qu'existaient des femmes metteuses en scène dans les années 1900. C'est Pamela B. Green, la réalisatrice, qui m'a fait découvrir Alice Guy, lorsqu'elle m'a sollicitée pour produire son film. Elle-même en avait au départ entendu parler, un peu par hasard, en regardant un programme de la chaîne AMC sur les pionnières du cinéma. Il faut vraiment saluer le travail de Pamela, parce qu'elle a consacré dix ans de sa vie à sillonner le monde, frapper à toutes les portes, pour réaliser ce documentaire.

Ses recherches lui ont-elles permis de découvrir des matériaux inédits ?

Absolument ! Elle a retrouvé des membres de la famille d'Alice dans plusieurs pays, exhumé des cartons entiers d'archives, et fait le lien avec des musées et des institutions... À la fin de sa vie, Alice elle-même avait déjà essayé de récupérer une partie de ses bobines, disséminées ou perdues, sans grand succès. En reprenant cette investigation, Pamela a pu aller plus loin et même retrouver quelques films inédits.

Que vous inspire la personnalité d'Alice Guy ?

J'ai été frappée par l'extrême modestie et la discrétion de cette femme. Alice Guy était bien élevée, éduquée, très fidèle à son patron, Léon Gaumont, et ne voulait pas faire trop de vagues. Bien sûr, elle savait qu'elle avait accompli quelque chose, mais elle n'en mesurait pas la portée. Elle, qui a produit ou réalisé plus de mille films entre la France et les États-Unis, a simplement cherché à être créditée pour son travail, sans pour autant se prendre pour une grande artiste. Il faut dire qu'à l'époque, la notion de metteur en scène, de réalisateur n'existait même pas, ou en tout cas, n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui. « Tourner » un film signifiait tout faire, y compris les costumes, les décors. Alice travaillait avec ses amis, créait des choses, bricolait. Si les femmes ont eu une place dans le cinéma au début, c'est parce que ce n'était pas considéré comme un métier, mais comme un passe-temps.



Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché de Pamela B. Green.
Splendor films

La dernière partie du documentaire raconte comment elle a été effacée de l'histoire du cinéma, notamment par les historiens et les critiques – souvent des hommes – qui l'ont ignorée, ou ont attribué ses films à d'autres...

Son patron est le premier à avoir contribué à cet effacement, en ne la mentionnant pas dans le premier volume de l'histoire de sa société. Le mari d'Alice, Herbert Blaché, a lui aussi sa part de responsabilité : il a profité d'elle pour réaliser et produire ses propres films alors que, en réalité, il a surtout contribué à la faillite de Solax [le studio fondé par Alice Guy aux États-Unis, ndlr] en accumulant les dettes. Puis Alice a été oubliée dans différentes histoires du cinéma écrites par les historiens et les critiques.

On sait qu'Alice Guy est la première femme réalisatrice. Mais quelle a été sa spécificité par rapport aux frères Lumière ou à Georges Méliès ?

Je ne suis pas historienne du cinéma, mais si l'on se fie aux recherches, la première œuvre d'Alice Guy, *La Fée aux choux* (1896), peut être considérée comme le premier film « narratif », c'est-à-dire le premier film de fiction de l'Histoire. Ceux qui avaient précédé étaient plutôt des documentaires, qui capturaient le réel, montraient des chevaux qui galopaient, des trains en marche, etc.

Alice Guy-Blaché a été précurseuse, aussi bien sur le fond que sur la forme...

Dans son studio, elle avait placé à l'attention des comédiens une grande pancarte sur laquelle était écrit « *Be natural* » (« Soyez naturels »), ce qui était une indication particulièrement audacieuse à une époque où l'on privilégiait plutôt une forme de

théâtralité. Avec cette devise, elle a anticipé le jeu contemporain, développé à partir des années 1970 et fondé sur l'idée de naturalisme, d'authenticité. Sur le fond, elle s'intéressait à la société, à la vraie vie des gens. Elle a parlé du planning familial par exemple, et elle a réalisé le premier film avec un casting entièrement afro-américain. On lui doit aussi *Les Résultats du féminisme* (1906), dans lequel elle inverse les rôles entre les hommes et les femmes, et imagine un monde où ces dernières auraient le pouvoir...

Le film laisse entendre qu'Alice Guy-Blaché aurait finalement presque été mieux reconnue aux États-Unis qu'en France...

Je pense que c'est le cas. Premièrement, parce qu'après avoir passé la première partie de sa carrière en France, elle a longtemps travaillé dans le New Jersey, où était situé son studio, ce qui fait qu'elle a laissé une trace aux États-Unis. Il me semble, par ailleurs que nous, Américains, sacralisons moins les débuts du cinéma. Nous les envisageons comme une histoire de pionniers, presque une histoire de « cow-boy », où chacun a pu jouer un rôle, tenter sa chance, de manière peut-être plus décomplexée... Dans ce contexte, il est peut-être plus facile d'accepter qu'une femme ait pu participer à la naissance du septième art.

En France, les figures de Gaumont, des frères Lumière ou de Méliès ont toujours pris toute la place. On a du mal à réécrire, ou remettre en perspective l'histoire du cinéma, même encore aujourd'hui, parce que prédomine la figure écrasante, et très respectée de ces grands hommes.

D'ailleurs, Pamela B. Green a eu plus de mal à obtenir des rendez-vous en France qu'aux États-Unis. Elle a rencontré des institutionnels, des historiens, mais certains avaient des préjugés. Ils avaient du mal à remettre en questions certaines idées, ou à accepter l'idée qu'Alice ait pu faire des choses intéressantes, être une véritable artiste, et pas seulement la secrétaire de Gaumont.

Vous êtes vous-même actrice et réalisatrice. Quel écho vous renvoie le parcours d'Alice, alors que les débats sur le sexisme agitent toujours la société ?

Il reste ancré, c'est certain, même si je trouve que l'Europe, ces trente ou quarante dernières années, a été plutôt moins sexiste que les États-Unis vis-à-vis des réalisatrices. Mais globalement, les choses évoluent partout, y compris aux États-Unis, où un effort est fait sur les questions de parité.

À l'âge de 15 ou 16 ans, je savais déjà que je voulais être metteuse en scène. Mais à l'époque, je voyais très peu de réalisatrices dans le cinéma. Ma mère m'amenait voir les films de Margarethe von Trotta, Diane Kurys, ou Lina Wertmüller pour que je réalise qu'il existait des femmes derrière la caméra. Mais personnellement, tout en ayant déjà participé à de nombreux films en tant qu'actrice, je n'avais jamais travaillé avec aucune femme...

N'ayant pas de modèle, je me disais : il va falloir être une pionnière, ça va être difficile ! Mon idée était d'attendre d'avoir un peu de pouvoir en tant qu'actrice pour essayer de passer à la réalisation... Aujourd'hui, les choses sont un peu différentes. Les jeunes femmes qui débutent savent qu'il y a eu Kathryn Bigelow et d'autres femmes avant elles, et ont conscience d'avoir plus d'opportunités...

Que s'est-il passé depuis la sortie du film aux États-Unis ?

Nous avons essayé de montrer *Be Natural* le plus possible, y compris dans les universités, les cinémathèques, etc. Grâce au documentaire, on parle déjà plus d'Alice Guy... Ce que nous voulons, c'est que cette pionnière soit réhabilitée, et apparaisse dans tous les ouvrages sur le cinéma. Il est temps de réécrire cette histoire, de l'envisager sous un prisme différent.

L'OBSS

♥♥♥ Be Natural. L'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché

Documentaire américain, par Pamela B. Green (1h42).

L'un de ses derniers films, en 1916, s'intitule « Que diront les gens ? ». Eh bien, ils n'en diront rien justement. Pour une bonne raison : la réalisatrice française Alice Guy est un fantôme. Elle a été effacée. Première cinéaste de l'Histoire, elle a pourtant signé plus d'une centaine de titres, a fait carrière en France et aux Etats-Unis, puis a disparu de la mémoire collective, sauf à la Cinémathèque française, où son film le plus connu, « la Fée aux choux » (1896), était projeté dans les années 1960, à la séance de minuit.

Aujourd'hui, le documentaire de Pamela B. Green, commenté par Jodie Foster, nous fait redécouvrir, avec entrain, un personnage extraordinaire. Deux interviews (enregistrées en 1957 et 1964, retrouvées et restaurées) présentent une vieille dame élégante, dont les souvenirs, mis en images, sont précieux. Alice Guy a assisté aux balbutiements du cinématographe des frères Lumière – elle était la secrétaire de Léon Gaumont, donc aux premières loges.

Dès 1900, tandis que son patron se voue à la vente des machines, Alice Guy, elle, collabore avec les grands noms de la préhistoire du cinéma, Ferdinand Zecca, Louis Feuillade, et se met à la « phonoscène » (comprenez, la mise en scène). Dès 1896, elle aborde tous les genres : comédie, drame, aventure, mélo, récit biblique, érotisme, danse, mythologie, fait divers, sketches, western, et utilise une grammaire nouvelle, gros plan, couleur, sonorisation (à l'époque du muet). Les titres, à eux seuls, donnent le tournis : « Faust et Méphistophélès », « Pierrot assassin », « la Polka des trotins », « le Matelas épileptique », « la Course à la saucisse », « la Glu », « le Puits et le Pendule », « House of Cards » (oui !)... Il y a même au catalogue un « Fanfan la Tulipe » daté de 1907 !

Mariée à Herbert Blaché, opérateur Gaumont, Alice Guy s'installe aux Etats-Unis, fonde son propre studio près de New York, emploie les stars de l'époque (Olga Petrova, Bessie Love, Doris Kenyon), et tourne, tourne,

tourne, avec un seul mot d'ordre envers ses comédiens : « *Be natural.* » Son mari la quitte, le cinéma migre vers Hollywood, le goût change. Rideau. Dans son documentaire, Pamela B. Green retrace les étapes d'une résurrection ardue, car la plupart des films de la période 1900-1910 ont disparu. Alice Guy est morte en 1968, dans le New Jersey, à 94 ans. Après un dernier film, « Vampire », en 1920, elle n'a plus jamais touché une caméra.

F. F.

VOGUE

Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché

C'était la première femme réalisatrice, productrice, scénariste et directrice de studio de l'histoire du cinéma, dont l'oeuvre, considérable, inspira plus d'un grand cinéaste, Alfred Hitchcock le premier. Pourtant, Alice Guy-Blaché a disparu des radars, largement ignorée lorsqu'il s'agit de retracer l'histoire du 7ème art. La réalisatrice américaine Pamela B. Green répare cette erreur avec *Be Natural*, riche enquête qui retrace l'histoire de cette grande pionnière, et lui rend la place qu'elle mérite.

Slate

«Be Natural», une histoire mal entendue

Jean-Michel Frodon — 22 mai 2020 à 11h59

L'évocation de la vie remarquable d'Alice Guy par le film de Pamela B. Green rappelle un parcours créatif exceptionnel dans un environnement sexiste.



À gauche, Alice Guy-Blaché dirige une scène de western. | Splendor Films

Elles et ils se succèdent à l'écran, pour dire que non, ils ne voient pas, n'ont jamais entendu parler de cette personne. Elles et ils sont des professionnel·les du cinéma américain. La personne se nomme Alice Guy.

Ce qui est passionnant dans le film de Pamela Green est que, contrairement à ce qu'il insinue, Alice Guy n'est nullement une inconnue –du moins au sens où son existence et son œuvre auraient été ignorées.

Au moins depuis les années 1980, un très grand nombre de livres et d'articles ont été publiés, à la suite de l'autobiographie de l'intéressée dès 1976. Des films sur son parcours ont été réalisés (dont une fiction avec Christine Pascal dans le rôle principal, et Dussolier en Léon

Gaumont), des rétrospectives organisées, de nombreux enseignements universitaires concernent son travail...

L'existence et l'importance de son œuvre demeurent néanmoins confidentielles, notamment dans les deux pays où elle a travaillé, les États-Unis mais aussi la France où il est probable qu'une enquête similaire à celle qui ouvre le film donnerait des résultats comparables, ce que suggère la réponse de l'étudiante de la Fémis qui assiste à des projections dans une salle Alice Guy de son école sans savoir à qui ce nom renvoie.

Le sujet de *Be Natural* est dès lors double, et c'est dans ce redoublement que se niche sa réussite. Il s'agit de raconter l'histoire, en effet extraordinaire, de cette femme.

Et il s'agit de raconter non pas, ou non plus une ignorance, mais un déni: la façon dont certaines personnalités majeures dans un domaine –le cinéma en l'occurrence– demeurent dans les marges d'une reconnaissance qui serait évidemment une justice à leur rendre mais aussi une avancée réelle dans la compréhension du domaine en question. Sans surprise, ce phénomène frappe tout particulièrement les femmes.

Un destin hors-norme

Donc, l'histoire d'Alice Guy. Usant (et abusant) de trucages numériques, le film résume le contexte dans lequel apparaît cette jeune femme de 23 ans, secrétaire du patron d'une des toutes premières entreprises de cinéma au monde, Léon Gaumont.



Alice Guy en 1896, l'année de ses débuts. | Alice-Guy Jr. via Wikimedia

Il raconte la mise en place à sa propre initiative des premiers tournages de courts-métrages de fiction, dont *La Fée aux choux*, dès 1896 –donc quelques mois après la séance publique inaugurale des frères Lumière le 28 décembre (séance qui comportait un film de fiction, *L'Arroseur arrosé*). Durant onze ans, elle écrit et réalise quelque 200 films, souvent très inventifs et parfois transgressifs vis-à-vis des normes sociales et des bonnes mœurs, dont les mémorables *Madame a des envies*, *Les Résultats du féminisme* ou *Une femme collante* sans oublier le délirant *Matelas épileptique*.

Mais elle tourne aussi une *Vie du Christ* d'une durée inhabituelle pour l'époque (35 minutes), et participe à l'exploration du cinéma parlant (et chantant) avec des dizaines de films destinés à être sonorisés en couplant le projecteur avec un gramophone. Si elle n'est pas nécessairement la première à expérimenter tout ce que lui attribue le film, elle témoigne incontestablement d'une créativité et d'une liberté d'esprit exceptionnelles.

Ayant épousé Hubert Blaché et devenue donc Alice Guy-Blaché, c'est sous ce nom qu'elle suit son mari aux États-Unis. Là, elle crée de toutes pièces un studio de cinéma, nommé Solax, où elle conçoit et réalise entre 1910 et 1920 des westerns, des films policiers, des films d'amour, des films historiques et des films à sujets «de société».

Elle filme en particulier en 1912 ce qu'on considère le tout premier film entièrement interprété uniquement par des Noirs –les acteurs blancs ayant refusé de participer à un projet où, refusant le *blackface* alors en usage, elle tenait à ce que les personnages noirs soient joués par des Afro-Américains.



Une scène de A Fool and His Money, entièrement interprété par des acteurs Noirs. / Splendor Films

Dans le bâtiment qui héberge à la fois bureaux de production, locaux techniques et plateaux de tournage, elle a placardé en grand cette instruction destinée aux acteurs: *Be Natural*.

Une des caractéristiques de son cinéma est en effet un jeu beaucoup moins outré que celui alors en vigueur devant les caméras du cinéma muet, dimension importante d'une modernité qui se retrouve aussi bien dans les thèmes traités (dont en 1916 un projet en faveur du planning familial, bloqué par la censure et les églises) que dans les choix stylistiques des nombreux films alors réalisés, écrits et produits par elle.

Plus difficilement mesurable, et pourtant évidente: la beauté de ses compositions visuelles, un sens du cadre et de la dynamique des plans qui attestent qu'elle est elle-même ce que les Américains appellent *a Natural*, une artiste naturellement douée pour l'art qu'elle pratique, le cinéma.

La concurrence impitoyable du Trust Edison, véritable mafia qui règne au début du siècle sur l'industrie naissante de l'entertainment, et les comportements irresponsables et déloyaux de son mari mèneront la Solax à faillite et au divorce. En compagnie de ses deux enfants, Alice Guy rentre en France en 1922, ruinée.

Une chasse au trésor

Durant quarante-six ans, jusqu'à sa mort à 96 ans en 1968, elle n'aura de cesse de faire reconnaître ses droits sur ce qu'elle a accompli. C'est la deuxième histoire que compte *Be Natural*.

Sa réussite consiste non pas à les raconter successivement mais à entretenir le parcours biographique de cette femme étonnante, sa propre quête pour une juste reconnaissance de ce qu'elle a fait et la recherche menée au présent par la réalisatrice pour évoquer ce destin hors norme, marqué par plusieurs péripéties romanesques, et les conditions dans lesquels il a été occulté, puis en partie redécouvert.

Pour ce faire, Pamela B. Green a interviewé des dizaines et des dizaines d'interlocuteurs aux compétences variées, dont certains, tel l'auteur de ces lignes, n'apparaissent à l'écran qu'une seconde et demi. Ensemble, ils composent une étonnante mosaïque de savoirs et d'incertitudes.

Il s'agit de reconstituer le parcours d'une femme, d'une cinéaste. Mais il s'agit aussi de rendre perceptible une autre quête, qui lui est liée mais obéit à d'autres règles: celle des films eux-mêmes.

Pour des raisons qui tiennent en grande partie au destin du cinéma muet en général, mais aussi à des motifs frappant plus particulièrement cette œuvre-là, l'immense majorité des films d'Alice Guy étaient perdus, ou réputés tels.



À la recherche des films perdus. | Splendor Films

Ils réapparaissent peu à peu, grâce au travail d'historiens, d'archivistes, d'amateurs passionnés, de cinémathèques. Et plus on en retrouve, mieux on vérifie que leur réalisatrice n'est pas seulement la détentrice d'une sorte de record pour Guinness Book –la première réalisatrice de l'histoire du cinéma– mais une artiste de première grandeur.

Cette enquête à travers les Amériques et plusieurs pays d'Europe est contée avec un sens du suspens fabriqué avec méthode, mais qui transmet une véritable joie lors de la mise à jour d'un document ou d'un témoignage. Des membres plus ou moins éloignés de sa famille, et plus ou moins au courant de ce lien de parenté, participent de cette chasse au trésor.

Pourtant le joyau dudit trésor est bien en évidence, et scande tout le parcours du film: il s'agit de la présence d'Alice Guy elle-même, qui fut deux fois interviewée, par la télévision française en 1964, et, au même moment mais avec seulement un magnétohone pour en garder traces, par le premier chercheur à avoir entrepris de lui rendre la place qui lui revient, l'historien belge Victor Bachy.

D'une extraordinaire présence, à l'image dans le premier cas, uniquement au son dans le second, cette femme alors âgée de 90 ans se révèle une impressionnante conteuse, ni amère ni résignée, d'une fulgurante précision quant aux faits qu'elle a traversés comme quant aux motivations de ceux auxquels elle a été confrontée.

Parmi ceux-ci figurent la corporation des critiques et historiens du cinéma, et la manière dont ils auront longtemps systématiquement sous-estimé et distordu son rôle, y compris en toute connaissance de cause.

Historiens et militantes

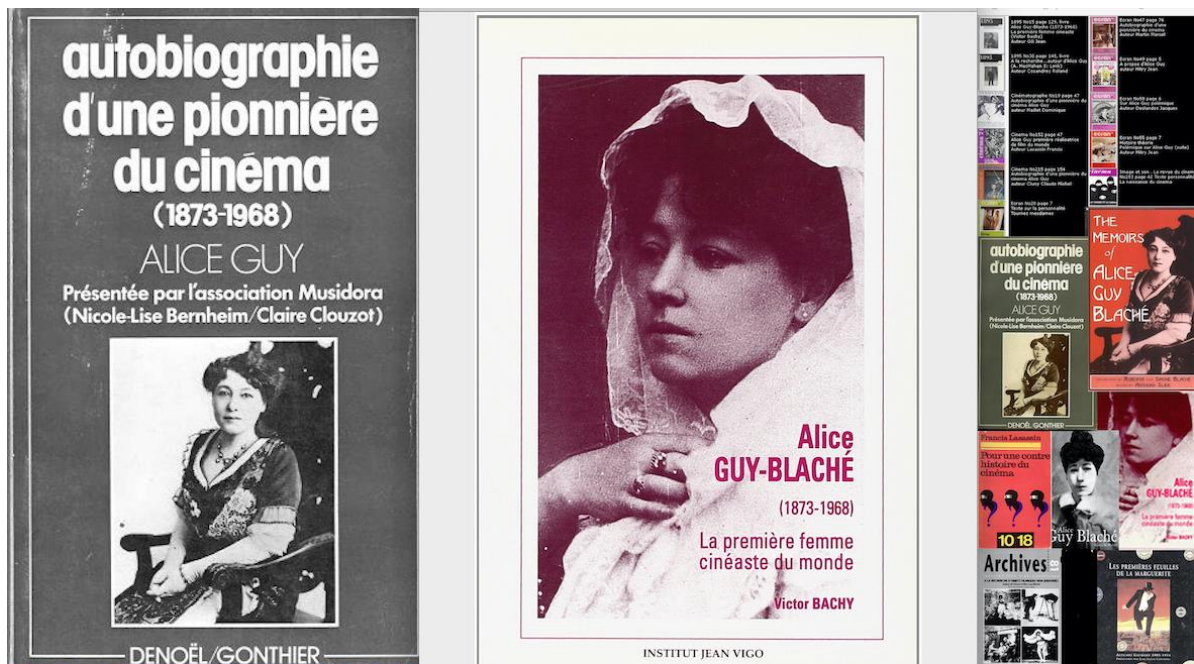
On assiste là assurément à une manifestation du sexisme en vigueur chez ceux qui font le cinéma, ou écrivent à son sujet, sexisme qui s'est perdu au fil des ans une part de sa virulence satisfaite, sans avoir disparu.

Mais, sujet moins évident, c'est aussi la manifestation du poids des routines, des corpus constitués, des habitudes de pensée et de leur capacité à résister durant des décennies, après la découverte ou la redécouverte d'un ensemble de faits.

La question n'est donc pas de surjouer une supposée opacité totale concernant la première femme cinéaste, ce qu'on a depuis quelques années trop fait, mais d'observer les mécanismes plus complexes, ou plus sournois, qui reconduisent sa marginalisation en dépit de la reconnaissance, pas à pas, de l'importance de son œuvre.

La scénariste de *Be Natural*, Joan Simon, est elle-même l'autrice d'une importante étude sur la réalisatrice parue en 2009. Elle est bien placée pour savoir que le film n'a rien d'une lumière subite dans une obscurité totale.

Et s'il donne en effet accès à des documents et à des témoignages peu ou pas connus, il ne devrait pas avoir comme sous-titre en anglais *The Untold Story* mais *The Unheard Story* –non pas l'histoire qui n'a pas été dite mais celle qui n'a pas été entendue. En français, la formule «histoire cachée» est plus ambiguë.



Couvertures de l'autobiographie d'Alice Guy, du livre que lui a consacré Victor Blachy, et de plusieurs autres publications la concernant.

Dans un article du n°88 de la revue de l'Association française de recherche sur l'histoire du cinéma, 1895, le gratin des historiens français et francophones du cinéma a eu beau jeu de rappeler que contrairement à des accusations polémiques, notamment dans des articles de Libération (qui prophétisait carrément que jamais en France on ne montrerait un film sur Alice Guy, comme si c'était le premier) et du Monde, on a commencé à parler de la réalisatrice de La Fée aux choux depuis plusieurs décennies.

Mais *Be Natural*, même s'il joue parfois abusivement sur le registre d'un secret qu'il serait le premier à révéler, et même s'il est à son tour utilisé comme brûlot militant qui, à son tour, occulte des travaux nombreux et importants, a un mérite d'une autre nature. Il est autant une histoire de la réception, de l'existence sociale d'une artiste et d'une œuvre que l'histoire de cette personne. Et l'une est aussi intéressante que l'autre.

Le Canard enchaîné



Le Cinéma

Be Natural

(Madame Cinéma)

C'EST la déesse cachée dans les rouages de l'invention du cinéma, la pionnière absolue, puis absolument oubliée, des deux côtés de l'Atlantique. Alice Guy-Blaché (1873-1968) est désormais reconnue comme la première femme réalisatrice de l'Histoire, mais aussi la première femme scénariste, productrice, directrice de studio...

Secrétaire de Léon Gaumont à 21 ans, elle assiste à la fameuse projection des frères Lumière à Paris en 1895 puis obtient de son patron de tourner elle-même des films de démonstration des caméras maison... Dont « La Fée aux choux » (1896), tableau léger sur la venue au monde des bébés, qui pourrait bien être le premier film de fiction jamais réalisé ! Avant force minicomédies, parfois féministes ou osées, et l'étonnant « Sur la barricade », qui semble situé sous la Commune.

Ce documentaire d'enquête militant et fouillé de Pamela Green ambitionne de rendre à cette devancière toute sa place, en montrant qu'elle a même pu influencer Hitchcock et Eisenstein, qui ont vu ses films enfants ! Après avoir œuvré chez Gaumont (1896-1907), où elle a embauché Louis Feuillade et dirigé les studios des Buttes-Chaumont, elle part avec son mari aux Etats-Unis y créer sa propre so-



ciété, Solax, et fait construire ses studios à Fort Lee, dans le New Jersey, l'ancêtre de Hollywood ! Jusqu'en 1917, elle y tourne des films plus aboutis et rythmés, y compris en décors naturels. D'émouvantes interviews au soir de sa vie la montrent en vieille dame très digne, cherchant à retrouver ses œuvres disparues.

Son mot d'ordre, affiché dans ses studios américains : « *Be natural* » (« soyez naturels »). Première en direction d'acteurs, également !

David Fontaine

● Une sélection des films français et américains d'Alice Guy-Blaché sort simultanément dans certaines salles.

marieclaire

"Be Natural" : la sortie salvatrice d'Alice Guy-Blaché, première femme cinéaste, de l'oubli

Par Morgane Giuliani

Publié le 24/06/2020 à 08:00



En salle depuis ce lundi, "Be Natural" est un documentaire de Pamela B. Green réhabilitant le travail d'Alice Guy-Blaché, Française qui fut la première femme

cinéaste de l'Histoire, puis occultée par celle-ci. Narré par Jodie Foster, il offre un récit fouillé, plein de trésors, sur une pionnière.

Il aurait dû sortir en mars, mois de célébration des droits des femmes. Un symbole. Mais la pandémie mondiale de Covid-19 l'a repoussé, comme des centaines d'autres films. Enfin en salle depuis ce lundi 22 juin, *Be Natural* est un documentaire de l'Américaine **Pamela B. Green**, consacré à la vie et l'oeuvre monumentale d'**Alice-Guy Blaché**, considérée comme la **première femme cinéaste de l'Histoire**. Mais son nom ne vous dit sans doute rien.

Pourtant présente dès les **prémices du 7e art**, au tout début du XXe siècle, et malgré des **centaines de films** à son actif, cette Française décédée en 1968 dans le New Jersey demeure inconnue dans la culture populaire, notamment parce qu'elle a été **oubliée, voire snobée**, par de nombreux historiens du cinéma.

Alice Guy-Blaché, pionnière du cinéma oubliée

Narré par Jodie Foster, soutenu par des pontes du cinéma, dont Robert Redford, présenté au Festival de Cannes en 2018, *Be Natural* offre un **récit biographique et militant**, visant à réparer cette injustice, et redonner à la cinéaste française le **mérite** qui lui revient.

Technicienne aguerrie, Alice Guy-Blaché a bien fait partie des pionniers du cinéma, travaillant pour Gaumont avant de se lancer en solo. Elle a aussi été l'une des premières à imaginer le 7e art comme **un outil pour raconter des histoires**, et à recourir à des **techniques novatrices** comme le gros plan, le son synchronisé, et la coloration. **Progressiste**, elle a traité d'enjeux sociétaux comme le féminisme, l'antisémitisme, les religions, le racisme, la guerre. Femme d'affaires, elle a aussi réussi à gagner sa vie en montant **son propre studio de tournage**, aux États-Unis.

Mais son élan a été brisé par un divorce houleux, des proches dont il fallait s'occuper, et l'arrivée de Wall Street dans le cinéma, laissant les femmes sur le carreau. Les historiens ont manqué de la mentionner, tandis que ses films se sont disséminés aux quatre coins du monde, la faisant peu à peu tomber dans l'oubli. Dans un extrait d'interview poignant, la cinéaste, en fin de vie, revient sur ses regrets et révèle rédiger ses mémoires. Résignée, elle est cependant persuadée que "ça n'intéressera personne".

Rencontre avec Pamela B. Green

En mars, *Marie Claire* avait pu rencontrer Pamela B. Green, cheffe monteur et productrice travaillant à Hollywood depuis des années. Pendant dix ans, elle s'est muée en détective, afin de remonter le fil de la vie d'Alice Guy-Blaché, et retrouver des dizaines de films perdus dans différents pays. À la clé, des rencontres de passionnés instructives, et des documents inédits et émouvants.

***Marie Claire* : Pourquoi avoir fait ce documentaire ?**

Pamela B Green : En France, peu de gens ont écrit sur Alice Guy-Blaché. Aux États-Unis, certains historiens se sont intéressés à elle, mais il s'agit surtout de travaux académiques. Avec ce documentaire, j'espère rendre sa vie plus accessible. Je ne voulais pas faire qu'une leçon d'Histoire, je pense y avoir mis autre chose.

J'y ai mis beaucoup de passion. J'ai investi de l'argent et j'ai fini par lancer un Kickstarter, où 3840 personnes ont fait des dons. L'argent permettait aussi de **restaurer des films retrouvés pendant le tournage**. En tout, on a fini par en compter plus de 150. La compagnie de production de Geena Davis l'a repéré, et en a parlé à d'autres personnes. Beaucoup de femmes ont donné de l'argent pour faire ce documentaire. Jodie Foster était la douzième personne que j'avais contactée pour faire la voix off, et elle a dit oui tout de suite.

Comment avez-vous eu connaissance de son existence ?

Ça a été **un coup de chance**. Jusqu'alors, j'avais toujours eu beaucoup de succès dans ma carrière. J'étais heureuse, mais il me manquait quelque chose. Quand j'étais petite, je m'étais dit que je voulais faire quelque chose qui puisse changer le monde, le rendre meilleur. Un jour, en regardant la télévision, je suis tombée sur un documentaire intitulé *Reel Models* [jeu de mots sur rôle-modèle, avec le terme "reel", qui signifie "bobine" en anglais, ndr], produit par Barbra Streisand, où des actrices comme Hilary Swank parlaient de leurs idoles féminines au cinéma.

Parmi elles, **Shirley McLaine parle d'Alice Guy-Blaché**. Et moi j'étais bouche-bée devant la télévision. Elle a fait beaucoup de films : OK. Elle a fait des films avec prise de son : OK. Elle avait son propre studio ? Là je me suis dit que ce n'était pas normal que quelqu'un ait pu tout faire !

Je suis allée sur Wikipédia, mais il n'y avait pas beaucoup d'informations. Comme n'importe qui s'intéressant à un sujet, j'ai demandé des renseignements à d'autres personnes. Mais je ne trouvais rien ! À l'époque, je travaillais avec **Robert Redford**, qui ne la connaissait pas non plus. Et ça l'a rendu fou ! Alors qu'il m'appelait pour parler du nouveau film sur lequel on travaillait tous les deux, il m'a demandé ce que je comptais faire. Là, je lui ai dit qu'il n'y avait pas de documentaire récent sur elle, mais que **je pensais pouvoir trouver de nouvelles informations**. Et dix ans plus tard, me voilà ici !

Dans le film, vous dites qu'à force de découvrir des choses sur elle, vous l'avez humanisée. C'était important de parler aussi de sa vie, de sa personnalité ?

Oui. Je n'ai pas fait d'études d'histoire du cinéma, mais quand j'ai appris son existence, cela m'a rendue triste de voir que si peu de personnes la connaissaient. Tout le monde devrait la connaître ! Je voulais aussi parler de sa vie. Quand on commence le film, on fait sa rencontre, et quand le film est terminé, on a l'impression qu'on l'a rencontrée.

Cela m'a rendue triste de voir que si peu de personnes la connaissaient

J'ai été en colère en regardant le documentaire face à sa mise à l'écart du cinéma. Ressentez-vous cela également ?

Oui, j'ai fait ça pour elle. Il faut être un peu folle quand même, pour faire ce film, qui a pris dix ans de ma vie. Mais quand j'ai vu son visage, je me suis dit : "Allez Alice, je vais faire ça pour toi, mais aussi pour l'Histoire". Car j'aime beaucoup l'Histoire, l'histoire de l'art, et les histoires de détectives. [...] Tout cela mélangé donne le film.

Votre film explique qu'en plus d'être l'une des premières cinéastes femme, Alice Guy-Blaché a été à l'origine de certaines nouvelles techniques de tournage ou scénaristiques. Comme le recours au gros-plans ou l'utilisation de la narration.

Elle n'a pas forcément été la première, mais en tout cas, une des toutes premières personnes à avoir utilisé ses nouvelles techniques. C'était une pionnière.

Son parcours montre aussi, contrairement à ce qui est encore souvent pensé, que la technique n'est pas un obstacle pour les femmes.

Elle estimait que la technique ne posait aucun soucis aux femmes. Elle ne comprenait pas pourquoi il y avait si peu de femmes productrices. C'est comme les petites roues quand vous apprenez à faire du vélo. Elle s'est très vite lancée toute seule, car elle essayait tout. C'est extraordinaire. Elle maîtrisait la technique, c'était une auteure, elle comprenait les gros plans, le recours aux figurants...

C'est incroyable, tout ce qu'elle a fait. Elle a travaillé pendant 22 ans dans le cinéma, et ça n'arrive plus aujourd'hui. **Elle était très complète dans son approche du cinéma.** Tous ses films ne sont pas jolis, mais elle essayait, elle s'entraînait à devenir toujours meilleure. Elle savait tout faire, comme les gens qui font des films indépendants. C'était une femme d'affaires [rires].

Elle savait tout faire, comme les gens qui font des films indépendants

Vous interrogez quelques réalisateurs ou acteurs, comme Andy Samberg (*Brooklyn 99, Saturday Night Live*), qui dit : "Finalement, on n'a rien inventé, tout était déjà là à l'époque."

J'ai voulu montrer que dans la caméra, elle a vu un nouveau gadget avec lequel s'amuser, essayer des choses. Et je veux que les gens prennent conscience de cela, qu'on fonctionne encore comme ça aujourd'hui.

Dans la caméra, elle a vu un nouveau gadget avec lequel s'amuser

Certains de ses films traitaient des inégalités de genre, comme *Les conséquences du féminisme* (1906), où elle inverse les rôles entre hommes et femmes. Ce qu'elle y dénonce peut encore l'être aujourd'hui ! D'où lui venait cette pensée féministe progressiste ?

Quand elle était petite, elle a vu sa mère travailler dans le magasin de son père. Quand il est mort, elle a dû s'occuper de sa mère, qui travaillait ensuite dans une maternité. C'était important pour elle de bien gagner sa vie pour subvenir à ses besoins. Je ne sais pas si on acquiert toujours ce genre de choses chez ses parents. Je pense que l'on naît comme ça. Et puis, **c'était une survivante, elle s'est toujours battue pour réussir**. Elle était aussi très passionnée par l'Histoire et la marche du monde, comme les sujets concernant l'antisémitisme ou l'immigration. Elle a fait un film avec un casting entièrement composé de personnes noires, un autre où elle parle d'avortement... On voit des femmes dans la montagne, à cheval... Elle voulait les montrer dans différentes situations.

Le documentaire rappelle qu'au début du cinéma, énormément de femmes réalisatrices étaient présentes. Où sont-elles passées ?

En 1920, Wall Street est advenu, et les financiers ont compris qu'il était possible de faire de l'argent avec le cinéma. C'est là que les femmes en ont été mises de côté, et des hommes ont pris leur place. L'industrie a changé. De son côté, Alice Guy-Blaché a presque 50 ans à cette époque, elle est divorcée, n'a pas d'argent pour son travail, sa mère est malade... Elle rencontre alors beaucoup de difficultés.

Déjà à cette époque, on a commencé à estimer que le public n'avait pas envie de voir des films réalisés par des femmes, qu'ils ne seraient pas rentables. Pourquoi ?

C'est du sexisme, de la **misogynie**. C'est la même chose aujourd'hui. Je vis aux États-Unis, où notre président est un homme. À la dernière élection, cinq femmes ont candidaté, c'était du jamais-vu. Aujourd'hui, on se retrouve avec deux vieux hommes. Hier soir, Hilary Clinton a dit dans une interview que c'était un pincement au coeur qui se transmet de génération en génération. Ça change, mais très doucement. C'est comme la *Segrada Familia*, en Espagne, ce n'est jamais fini. [rires]

Ce documentaire pourra peut-être ouvrir la voie à d'autres femmes dans le cinéma. Les femmes progressent dans de nombreux domaines. Comme le dit Elizabeth Warren, il faut persévérer. Elles ont beaucoup de patience, mais moi, non [rires]. Ça va très doucement. Je voudrais voir beaucoup de changements de mon vivant.

Dans un extrait d'interview que vous montrez, Alice Guy-Blaché dit qu'elle n'a pas beaucoup souffert aux États-Unis en tant que femme, mais en France, oui. Comment l'expliquez-vous ?

Il y a un gros problème dans ce pays. Il m'est arrivé de téléphoner à **des historiens du cinéma français, qui m'ont raccroché au nez**, en me disant que de toute façon je ne connaissais rien à l'histoire du cinéma, que je racontais n'importe quoi, que je connaissais rien au documentaire.

Il y a pourtant beaucoup d'erreurs qui ont été faites dans les livres retraçant les débuts du cinéma. Cela m'a beaucoup fâchée. Je pense que le fait que je suis une femme et que je suis américaine, a fâché quelques Français, qui auraient préféré qu'une autre Française enquête sur Alice Guy-Blaché. Mais c'est un monde libre. Elle est morte en 1968, et toi qu'est-ce que tu as fait ? Moi, j'ai sacrifié dix ans

de ma vie, j'ai fait des recherches, j'ai des preuves. **Je veux qu'ils voient que j'ai fait mon travail.** Si elle avait été un homme, cela aurait été différent. Parfois, en France, je lis des choses fausses sur elle, bonnes pour la poubelle. J'ai fini par devenir protectrice d'Alice Guy. Elle devrait être traitée comme Scorsese ou Hitchcock.

Des historiens du cinéma français m'ont raccroché au nez

Diriez-vous qu'elle a été méprisée, qu'elle l'est encore ?

Elle a fait des jaloux, et elle n'a pas été prise au sérieux. Il y a du sexisme là-dedans, et de l'agisme.

Quand elle est rentrée en France, le cinéma semblait l'avoir oubliée.

Ses enfants n'aimaient pas quand elle travaillait dans le cinéma, car elle était souvent absente. Il faut se rendre compte qu'à l'époque, c'était nouveau. Il n'y avait ni Twitter, ni Facebook, ni les mails, ni les textos. Elle voyageait beaucoup, elle était difficile à trouver. Quand un journaliste devait retranscrire les débuts du cinéma, Gaumont lui a demandé de la contacter, mais il ne l'a pas fait ! À mon niveau, je vis la même chose. Souvent, mon nom n'est pas mentionné dans les papiers qui parlent du documentaire, même une fois qu'il avait été présenté à Cannes ! Il faut être persistante.

A-t-elle été oubliée ou l'a-t-on volontairement mise de côté ?

Les deux. **On l'a oubliée, mais les gens ont aussi été, pour certains, paresseux.** Et puis, ses films se sont éparpillés, et le cinéma a fini par oublier. Maintenant, elle est en train d'être réhabilitée à travers le monde. Je vois une grande différence, notamment parce que Cannes a cru en nous et nous a mis en avant.

Dans le cinéma actuel, il y a beaucoup de discussions autour de l'importance du female gaze, le fait de réfléchir à une manière plus diversifiée et authentique de mettre en avant l'expérience des femmes. Avait-elle cet objectif lorsqu'elle tournait ?

Je pense, oui. Elle avait de l'avance ! Elle a vu cet enjeu avant nous. **Si on avait vu ses films réalisés il y a si longtemps, le cinéma serait différent aujourd'hui.** À la Femis, il y a une salle Alice Guy-Blaché, mais personne ne sait qui elle est ! C'est dégueulasse. Tous les étudiants en histoire du cinéma devraient apprendre qu'il a commencé à la fois avec des hommes et des femmes, et qui elle est. Point barre.

Y a-t-il un moment qui vous a particulièrement émue pendant vos recherches ?

Deux semaines avant la sortie du documentaire à Cannes, quelqu'un nous a dit avoir trouvé des épreuves photo de *La Passion du Christ* (1906), et des images du tournage à Fontainebleau. Il fallait payer 700 euros pour les voir. Mais c'était bien ça. Ça permet de prouver que c'est bien elle qui a réalisé ce film, pas son assistant, contrairement à ce qui est dit. C'était une forme de justice.

Quels retours avez-vous eu sur le documentaire ?

Une fois que je l'ai terminé, je me suis sentie un peu timide. J'avais l'impression que j'avais peut-être fait tout ça pour rien. Mais j'ai commencé à recevoir des mails d'étudiantes, par exemple, qui me disait que le documentaire avait changé leur vie. J'ai fait ça pour l'Histoire, pour Alice Guy, pour encourager les femmes à faire ce qu'elles veulent. Si cette femme a fait quelque chose en jupe et corset, alors qu'elle ne pouvait même pas voter, nous, on ne peut pas se plaindre. Et changer l'Histoire, c'est plutôt cool. Si on inscrit ça sur ma tombe, je serai contente.

Be Natural, l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché, de Pamela B. Green, *Splendor Films*, en salle le 22 juin



Be Natural, l'histoire cachée d'Alice Guy : "J'ai estimé qu'elle a été volée et je voulais lui rendre justice"

Par [Corentin Palanchini](#) — 22 juin 2020 à 08:06

Première femme réalisatrice, productrice et directrice de studio de l'histoire du cinéma, Alice Guy-Blaché fait l'objet d'un documentaire passionnant, "Be Natural, l'histoire cachée d'Alice Guy", actuellement en salles.



AlloCiné : Quand avez-vous appris l'existence d'Alice Guy et compris qu'il y avait un sujet passionnant à explorer ?

Pamela B. Green : J'ai appris l'existence d'Alice Guy par un documentaire diffusé à la télévision américaine sur les pionnières du cinéma [Reel Models: The First Women of Film, NdlR] avec Minnie Driver, Susan Sarandon, Hilary Swank qui parlent des réalisateurs de cette époque. Jusque-là, je ne connaissais cette période que grâce aux noms que portent certains quartiers ou immeubles (rires) ! A part Charles Chaplin ou d'autres très connus comme ça. Et dans ce documentaire, Shirley MacLaine parle d'Alice Guy en disant qu'elle a réalisé le premier film de fiction, c'est mentionné en passant. Mais après, on découvre qu'elle a écrit, réalisé, produit près de 1000 films, qu'elle avait un studio et là, je marque un arrêt. Donc je vais chercher sur Wikipédia mais à l'époque il n'y avait pas grand-chose (c'est mieux maintenant). Puis j'en parle avec ma grand-mère et je lis les mémoires d'Alice Guy. J'ai estimé qu'elle a été volée et je voulais lui rendre justice. J'ai toujours voulu faire quelque chose qui fasse changer le monde ou réaliser quelque chose aux gens. C'est avec [ce documentaire] que je l'ai fait.

On ressent ce vol dans le peu d'interviews qu'on a d'Alice Guy-Blaché et que vous placez dans votre documentaire. D'abord, parce qu'elle minimise sa contribution au cinéma... (elle coupe)

Mais oui ! Elle fait la petite mamie qui bricolait des films, mais tais-toi ! (rires) Ce qu'elle a fait était très difficile, faire du cinéma lorsqu'on ne savait pas trop en faire. Elle n'avait pas d'exemple sur lequel se baser. Et elle a fait tout ça avec une jupe et un corset !

Elle va même créer son studio à Fort Lee, là où se trouvent à l'époque tous les grands studios : Paramount, la Fox, la M.G.M., et elle a rivalisé avec eux. Pourtant, le nom d'Alice Guy-Blaché n'est venu aux oreilles du public que très tardivement, et le grand public ne la connaît pas encore. Cette enquête que vous avez menée vous a pris combien de temps ?

Cela m'a pris dix ans. Si vous parlez avec des historiens du cinéma, ils vous disent tous : "*Mais tout le monde connaît Alice Guy !*" Alors qu'en fait non. Il y a un petit groupe d'historiens du cinéma qui ne veulent pas changer l'histoire et qui disent la connaître, alors qu'ils ne la connaissent pas tant que ça. Car l'histoire c'est quelque chose de compliqué, qui change tout le temps au gré des découvertes. Le portrait actuel de l'époque muette n'est pas complet, notamment concernant Alice Guy. On m'a beaucoup dit que je perdais mon temps en travaillant sur elle, mais j'ai tenu bon car je voulais faire un documentaire grand public à son sujet.



Extrait de *Playing with fire* (1916)

Elle a aussi été pionnière dans les effets spéciaux, ça c'est une découverte très intéressante : Alice Guy a mis au point des procédés qui sont encore utilisés aujourd'hui, évidemment modifiés par l'avancée des technologies. Elle utilise aussi très tôt la colorimétrie, par exemple. Pourtant, si on demandait à quelqu'un de citer un pionnier des effets spéciaux du cinéma muet, tout le monde citerait Méliès.

Parce que la publicité autour de la famille Méliès était puissante. Pourtant, Alice Guy était là avant. Elle a reconnu que les frères Lumière étaient les premiers à avoir fait un film de fiction, mais elle était pionnière des effets spéciaux. Sauf que pour elle, ce n'était pas important.

Être premier n'est pas forcément une bonne idée, car on peut se retrouver oublié. La première vidéo postée sur Youtube, les gens de MySpace... ils sont tous oubliés. Et Alice Guy a créé des choses nouvelles. Le cinéma était un vélo avec des roues stabilisatrices et elle a retiré ces roues. Elle poussait le cinéma pour obtenir de nouveaux résultats, c'est ce que font les inventeurs. On connaît Mark Zuckerberg ou Bill Gates, mais Alice Guy...

Lorsque le catalogue Gaumont fait le choix de ne pas mentionner Alice Guy parmi ses réalisatrices, il y a une volonté de l'effacer, selon vous ?

Les premiers historiens du cinéma n'avaient pas beaucoup d'expérience et c'étaient des hommes. Et des choses ont été oubliées. A cette époque, l'historien étudie ce qu'il a connu et ne cherche pas à découvrir ce qu'il ne connaît pas. Il n'est pas facile de voir [les films d'Alice Guy], toutes les archives sont sur support papier car nous sommes avant internet et les réseaux sociaux pour retrouver les gens... Il y a deux guerres aussi ! En plus, à cette époque elle est vieille, donc on la regarde comme une petite mamie en se disant que ce n'est pas possible qu'elle ait fait tout ce dont elle parle. Donc il y a beaucoup de raisons.

Un historien m'a dit "*mais il n'y a pas qu'Alice Guy qui a été oubliée*", c'est vrai, il y en a d'autres. Lorsque je le pouvais, j'en ai crédité dans mon documentaire, des gens qui ont aidé Alice Guy. (...) J'ai aussi essayé de l'humaniser, de ne pas la réduire à son oeuvre.



Alice Guy-Blaché sous un parapluie

Dans le documentaire, sa fille Simone dit qu'Alice Guy était un peu autoritaire. Est-ce que vous avez d'autres témoignages qui détailleraient la façon dont elle se comportait sur le plateau pour gérer l'aspect technique, les acteurs, etc ?

J'avais un autre témoignage que j'ai dû couper. On y disait qu'elle était charmante, très intelligente, très bien éduquée, dotée d'un sens artistique et très talentueuse. J'ai aussi écouté les témoignages d'acteurs ou de gens qui travaillaient à Solax [le studio d'Alice Guy, NDIR] qui disaient qu'elle était très forte, avec un grand cœur (...). Son neveu travaillait à la Gaumont et dans ses mémoires, il dit qu'elle était très occupée avec tous ses tournages (...). Dans les entretiens d'elle dans les journaux, elle se demande pourquoi il n'y a pas plus de productrices.

Enfin, on découvre qu'elle a influencé le cinéaste Sergueï Eisenstein. Est-ce qu'elle l'a su ?

Si seulement elle l'avait su. Elle a changé le cinéma avec les films qu'elle a fait et avec l'influence qu'elle a eu sur Eisenstein, Hitchcock... Quand j'ai commencé à faire des recherches, c'est la première chose que j'ai fait. Si vous faites 1000 films, il y a forcément quelqu'un qui en a vu et qui s'est dit "je veux faire du cinéma", car peu de gens faisaient du cinéma à cette époque. Et à l'époque, Hitchcock travaille chez British Gaumont et fait des titres. Je suis sûr qu'il a vu ceux d'Alice Guy. Quand je parlais d'Eisenstein on me disait "*mais non, c'est bien après, il ne les a pas vu !*" Et quand j'ai lu ses mémoires, comme on voit dans le film, il en parle bien. Donc il faut toujours chercher. Mais ce n'est pas facile car elle a tant de nom : Mme Blaché, Mme Guy-Blaché, Melle Guy, Alice Guy, Alice Guy-Blaché... j'ai même tenté "Madame Blanché". Et en cherchant aussi avec les erreurs -ici un "n" en trop- j'ai trouvé des choses. Mais ce n'est pas facile, car c'est une femme, une femme française, dont l'histoire du cinéma n'est pas complète. Ça fait beaucoup !

Elle a écrit beaucoup de lettres manuscrites et certaines en sténographie, il faut que je trouve quelqu'un qui sache décrypter cela. Quant à monsieur Gaumont, quand il écrit, on dirait des hiéroglyphes ! Quand je suis allé aux archives de la Cinémathèque française, on m'a dit : "on ne sait pas ce qu'il a écrit". Comment peut-on avoir des documents sans savoir ce qui y est écrit ? Donc j'ai trouvé quelqu'un pour le faire et c'était la première fois qu'on apprenait sa correspondance avec Alice Guy-Blaché. Donc 70% de ce que vous voyez dans mon film est inédit.

Le plus révoltant: *Be natural, l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché*

Le pitch: son nom ne vous dit peut-être rien mais Alice Guy-Blaché est une pionnière du cinéma. Elle a écrit, réalisé, produit et monté une centaine de films, d'abord pour le compte de Gaumont puis via sa propre société, Solax, basée aux États-Unis. Raconté par Jodie Foster, ce documentaire retrace le parcours de cette femme incroyable qui a fait sa place dans un monde où tout était à créer: le cinéma de fiction. Avec cette question en toile de fond: pourquoi Alice Guy-Blaché a-t-elle disparu des mémoires et de l'histoire collective du cinéma?

Pourquoi on le regarde: mené comme une enquête, *Be natural* nous emporte sur les traces d'Alice Guy-Blaché de Paris à Hollywood, en passant par New York. À travers son portrait mais aussi des extraits de ses oeuvres retrouvées, des témoignages de sa fille, Simone Blaché, et des analyses d'expert·e·s et de personnalités du cinéma international, c'est toute une histoire que l'on revisite entre admiration, colère, surprise et espoir. Car si le travail et l'implication d'Alice Guy-Blaché ont été effacés de l'histoire, il y a aujourd'hui des hommes et des femmes passionnés qui tentent de réhabiliter son oeuvre et de lui redonner toute la place qu'elle mérite. Aller voir ce documentaire dès la réouverture des cinémas serait alors un beau cadeau pour cette figure du 7ème art.

Be natural, l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché, de Pamela B. Green, en salles

Le Télégramme

Be natural : la vie cachée d'Alice Guy, première cinéaste



(© Splendor Films)

Note : 3/5

Née en 1873, Alice Guy était présente à la toute première séance de cinéma en 1895, en tant que secrétaire au Gaumont. Elle devient très vite la première femme cinéaste de l'Histoire. Après avoir enchaîné près de 200 films (dont certains des plus marquants de cette période, dont « La Fée aux choux ») en France, elle poursuit sa carrière aux États-Unis...

Jodie Foster est la narratrice de ce documentaire qui revient sur le parcours édifiant d'une pionnière oubliée par la postérité. Passant allègrement de la comédie au ton parfois grivois (« Madame a des envies » ou « Une femme collante ») au drame historique, elle a aussi dirigé le tout premier film avec une distribution 100 % noire.

Au-delà de partis pris un peu lourds (l'accumulation de témoignages de personnalités qui ne la connaissaient pas avant d'être approchés par Pamela B. Green ou certains effets numériques), le travail de recherche exemplaire permet d'en savoir plus sur une grande inconnue qui ne devrait plus le rester. En espérant voir des fragments de son œuvre réunis dans un film de montage à l'image de « Lumière ! L'aventure commence ! » de Thierry Frémaux, ce qui permettrait d'en découvrir certains en intégralité.

Documentaire de Pamela B. Green raconté par Jodie Foster.

Ciné Chronicle

Be Natural, l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché de Pamela B. Green : critique

Publié par Erica Farges le 22 juin 2020

Synopsis : Première femme réalisatrice, productrice et directrice de studio de l'histoire du cinéma, Alice Guy est le sujet d'un documentaire mené tambour battant telle une enquête visant à faire (re)connaître la cinéaste et son œuvre de par le monde.



Encore méconnue du grand public, la française Alice Guy-Blaché fut pourtant une personnalité essentielle à la création du septième art. Première femme dans l'industrie cinématographique, elle y endossa plusieurs casquettes, réalisatrice, productrice et directrice de studio, contribuant à près de mille films de divers registres. Résolument avant-gardiste, elle y aborde des sujets très peu évoqués à l'aube du XXème siècle, comme l'émancipation féminine et la discrimination. Celle qui, à seulement vingt-trois ans, réalisa **La Fée aux choux**, l'un des premiers films narratifs, fut également l'une des pionnières dans l'utilisation du gros plan, de la coloration à la main et du son synchronisé. Après des

débuts en France, elle a poursuivi sa carrière outre-Atlantique, continuant ainsi à innover. Notamment, avec la réalisation du premier film narratif au casting entièrement afro-américain et la fondation de Solax Films Co. Elle devient ainsi la première femme créatrice d'une société de production de films. Son apport important au cinéma est incontestable. Mais, contrairement à ses contemporains masculins, elle est tombée dans l'oubli après la vente de son studio et son divorce avec le cinéaste Herbert Blaché. Aujourd'hui encore, beaucoup ignorent les accomplissements de cette cinéaste visionnaire. Consciente de ce manque de reconnaissance, la productrice Pamela B. Green décide de se lancer dans la réalisation avec ce documentaire qui vise à rendre justice à cette femme et à lui attribuer la place qui lui revient dans l'Histoire du cinéma.



Initialement inspirée par la biographie, ne possédant malheureusement pas de version française, *Alice Guy-Blaché : Lost Visionary of the Cinema* écrite par Alison McMahan, la documentariste-productrice s'engage dans un travail titanesque de recherches pendant huit ans. Mais au lieu de s'effacer derrière la caméra, Green nous emmène avec elle dans son travail d'investigation trépidant, ce qui apporte une touche d'interactivité à l'ensemble.

Cette reconstitution ne se fait pas qu'à travers les habituels témoignages et images d'archives, même s'ils sont aussi présents. Green remonte le temps, jouant avec l'esthétique de la Belle Époque et du commencement du XXème siècle pour les fusionner aux décors actuels et ainsi signifier l'importance de ces lieux dans la vie de cette première cinéaste. Ces procédés ingénieux donnent l'impression d'être au cœur de l'enquête et de partager les expériences d'Alice Guy-Blaché. À ceci s'ajoute la narration fluide de Jodie Foster qui semble s'adresser directement à nous et tranche avec le ton didactique souvent employé dans les documentaires.

Be Natural offre un regard novateur et audacieux, à l'image de son sujet, qui fait brillamment écho au débat toujours actuel sur la place des femmes dans le milieu du cinéma.